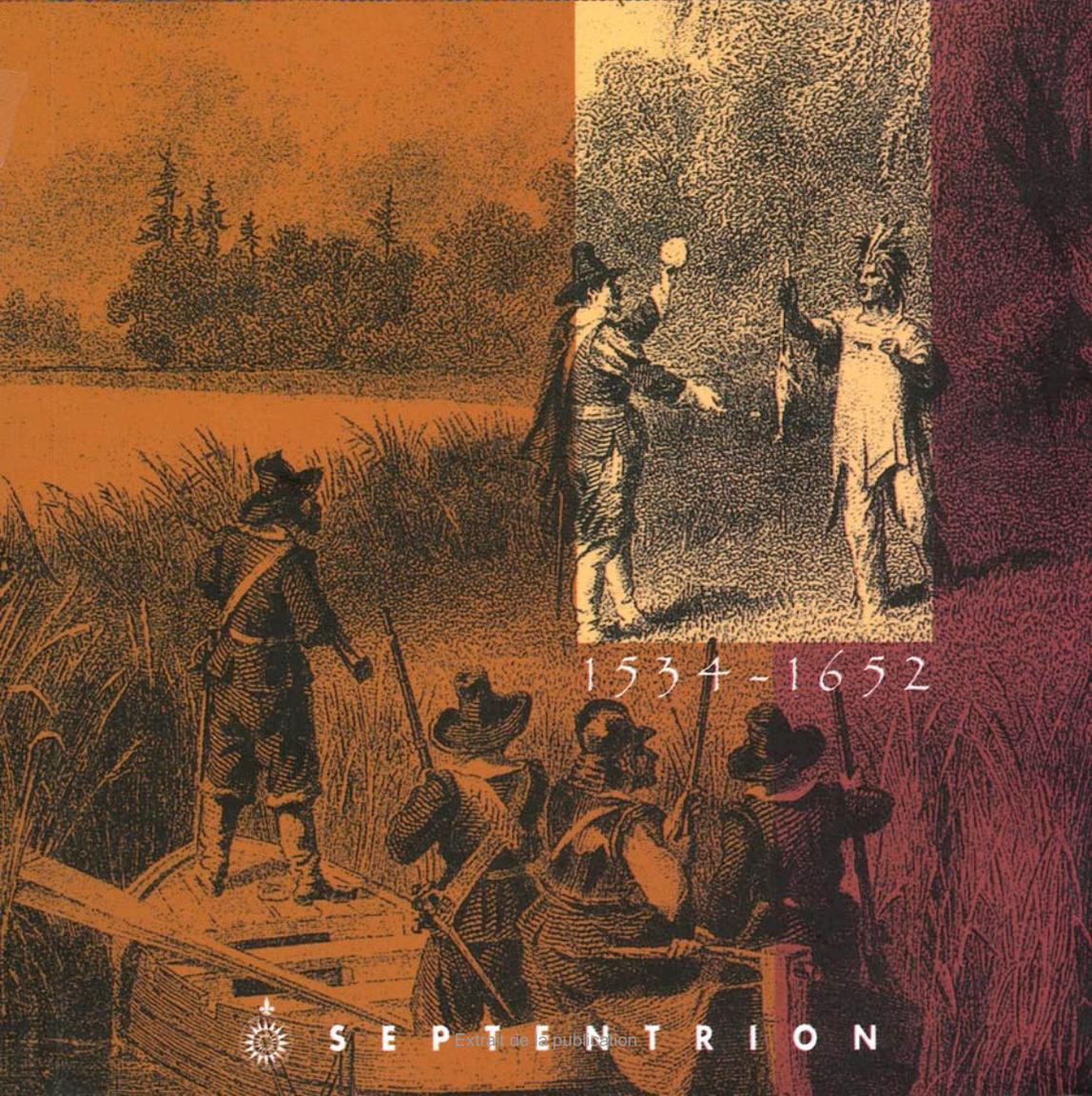


Léo-Paul Desrosiers

TOME  
1

# IROQUOISIE



1534-1652



S E P T E N T R I O N

Extrait de la publication

Cornelis de Jode (1568-1600)

*America Pars Boealis*

Autwerp, 1593

**G**ravure sur cuivre coloriée à la main (368 x 508mm). Un exemplaire se trouve à la Newberry Library de Chicago. Un fac-similé a été produit à l'initiative de l'Association des cartothèques canadiennes en 1982. La copie conservée à la Bibliothèque nationale du Québec a été coloriée à la main (G 1116 S1A8 1982).

Gérard de Jode (1515-1591) est un contemporain de Mercator et Ortelius. Moins connu, il n'en contribue pas moins à faire de la Hollande le centre de la cartographie au XVI<sup>e</sup> siècle.

Son fils, Cornelis, poursuit son œuvre. À partir des récits de voyages de Giovanni Verrazzano et de Jacques Cartier, et aussi à l'aide des cartes de Jacques Le Moyne de Morgues et de John White, il publie en 1593 une immense carte de l'Amérique du Nord.

Présentée en deux sections, l'une montrant l'ouest du continent dont on sait bien peu de choses, l'autre montrant le centre (et même la péninsule de Californie) et l'est. En fait, de Jode n'a aucune idée de l'épaisseur du continent, laquelle ne sera d'ailleurs connue qu'à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sur la péninsule appelée CALIFORNIA, il mentionne des gens appelés « Canadenses » et diverses nations qui habitent Hochelaga, Hougueda, Corterealis. On notera vers l'est en grosses lettres NOVA FRACIA. Le cartographe mentionne les voyages de *Walter Raleigh* [Raleigh], *Sebastiano Gabat* [Cabot] et *Johanne Verazano* [Verrazzano].

Il souligne que le Florentin naviguait au nom du roi de France et que quelque part (*inter Canadam et Florida*), il fut capturé, mis à mort et dévoré. Ailleurs, on trouve une mention de Laudonnière, un des rares rescapés de l'aventure française à Saint-Augustine à laquelle participait Jacques Le Moyne de Morgues dont les dessins serviront largement à Cornelis de Jode. Ce sont cependant les aquarelles de John White et sa carte appelée *Virginia* qui inspireront le plus de Jode.

Contrairement aux habitudes de l'époque, la carte *America Pars Borealis* est très sobre et dépouillée. Les toponymes et les commentaires occupent tout l'espace disponible. C'est seulement dans les angles de droite que le cartographe se permet des éléments de décoration : en haut deux Indiens menacent un voilier et en bas on aperçoit six Indiens sortis directement des aquarelles de White via les gravures de Théodore de Bry (dont la publication commence à Francfort en 1591).

*Iroquoisie*  
*1534 - 1652*

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la SODEC pour le soutien accordé à notre programme d'édition, de même que le gouvernement du Canada pour l'aide financière reçue par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (Padié).

L'éditeur tient à remercier de façon toute particulière la Fondation Lionel-Groulx pour son autorisation de publier ce manuscrit conservé aux Archives du Centre de recherche en histoire de l'Amérique française.

Illustrations de la couverture :

Dessin anonyme tiré de Alvin M. Josephy Jr., *500 Nations. An illustrated history of North American Indians*. Alfred A. Knopf, 1994, Coll. Bibliothèque du Congrès. Photo de Walter Bigbee. Sur l'épave, un détail d'un tableau conservé au Musée des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, *Martyre des missionnaires jésuites*, Anonyme. Sur la 4<sup>e</sup> de couverture, un détail de la carte de l'Amérique du Nord (1593) de Cornelis de Jode et un autre représentant un personnage montagnais, tiré de la *Carte Géographique De la Nouvelle France* (1612) de Samuel de Champlain.

Chargés de projet : Marcelle Cinq-Mars, Denis Vaugeois  
Mise en pages : Daniel Huot  
Page couverture : Ose Design  
Équipe éditoriale : Marcelle Cinq-Mars, Andrée Laprise,  
Jean-Marie Lebel, Denis Vaugeois

Si vous désirez être tenu au courant de nos publications  
vous pouvez consulter  
[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca) ou nous écrire au  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
ou par télécopieur (418) 527-4978

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967

Iroquoisie

L'ouvrage complet comprendra 4 v.

Comprend des réf. bibliogr. et des index.

Sommaire : t. 1. 1534-1652 - t. 2. 1652-1665.

ISBN 2-89448-081-4 (v. 1)

ISBN 2-89448-106-3 (v. 2)

1. Canada - Histoire - Jusqu'à 1763 (Nouvelle-France). 2. Iroquois (Indiens) - Guerres. 3. Fourrures - Commerce - Canada - Histoire. 4. États-Unis - Histoire - ca 1600-1775 (Période coloniale). 5. Indiens d'Amérique - Maladies. 6. Épidémies - Canada - Histoire. I. Titre.

FC305.D47 1998  
F1030.D47 1998

971.01

C98-941014-5

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1998  
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-89448-081-4

© Les Éditions du Septentrion  
1300, avenue Maguire  
Sillery (Québec)  
G1T 1Z3

Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau  
Saint-Laurent (Québec)  
H4N 1S2

LÉO-PAUL DESROSIERS

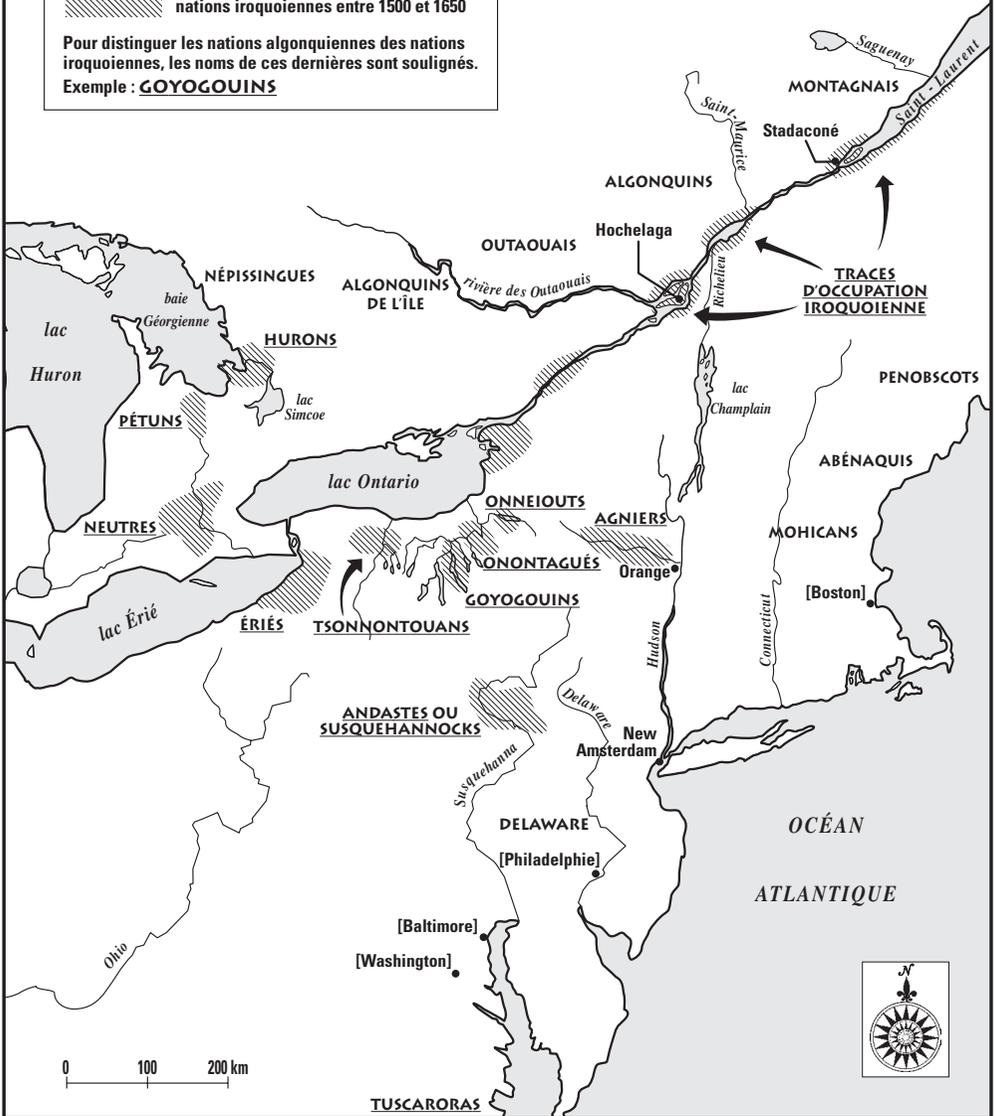
*Iroquoisie*  
*1534 - 1652*

SEPTENTRION



Principales aires de peuplement des nations iroquoiennes entre 1500 et 1650

Pour distinguer les nations algonquiennes des nations iroquoiennes, les noms de ces dernières sont soulignés.  
Exemple : GOYOGOUINS



Conception : Denis Vaugois / Réalisation : Julie Benoit

## Cinquante ans plus tard

*Denis Vaugeois, éditeur*

En 1947, Léo-Paul Desrosiers, écrivain et historien à ses heures, faisait paraître *Iroquoisie*, ouvrage publié sous l'égide des « Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française ». Quelques mois plus tôt, il avait publié dans le premier numéro de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* un article de 17 pages intitulé « Premières missions iroquoises ». La direction de la revue précisait : « Ces pages sont extraites d'un ouvrage qui paraîtra prochainement. » Dans le même numéro, en page 157, on annonçait la parution prochaine d'une *Histoire des guerres iroquoises* de Léo-Paul Desrosiers. À ses intimes, Desrosiers promettait pas moins de cinq volumes qui couvriraient les débuts de la Nouvelle-France jusqu'à la paix de Montréal.

Seul parut l'ouvrage de 1947. Un total de 351 pages qui conduisaient le lecteur jusqu'à l'année 1646.

De toute évidence, Desrosiers n'avait pas abandonné son travail, mais l'argent avait fait défaut. Il s'en ouvre dans une lettre adressée au chanoine Groulx le 22 février 1958. « Au sujet de l'*Iroquoisie*, écrit-il, j'ai dû choisir, à un moment donné, de publier dans les Cahiers des Dix, les parties dont la publication me semblait urgente afin d'aider un peu à tous ceux qui font de l'histoire. Je savais que c'était le meilleur de mon travail, poursuit-il, mais je ne voyais pas le moyen de financer l'édition des autres volumes et de les entasser dans ma cave. »

De fait, à partir de 1952, Desrosiers remet, bon an mal an, un article à son ami Gérard Malchelosse, secrétaire des Dix. En tout, quatorze articles paraîtront sur des aspects particuliers de sa recherche dont *Les Onnontagués* (1953), *Iroquoisie, terre française* (1955), *L'expédition de M. de la Barre* (1957), *Denonville* (1958), *Frontenac, l'artisan de la victoire* (1963) et pour clore, *Fort Orange à l'époque des guerres indiennes* (1965).

Desrosiers décédera en 1967 — la même année que Groulx — sans avoir pu réaliser son projet. Il laissait toutefois un manuscrit de quelque 2000 pages qui fut confié à la Fondation Lionel-Groulx. C'est Denys Delâge qui l'a porté à notre



connaissance. En réalité, le manuscrit compte plusieurs versions. La partie qui a été publiée (1534-1646) est suivie d'une autre partie qui était prête pour l'édition, mais plus on s'éloigne dans le temps, moins le texte est au point. Compte tenu des moyens de l'époque, Desrosiers devait d'abord transcrire ses sources — il le faisait généralement dans des cahiers — puis il les arrangeait dans une langue provisoire, pleine d'abréviations sous le titre « notes générales ». Enfin, il se livrait à une première rédaction, suivie d'une seconde. Au moment de publier, il retouchait encore son texte. Pour les articles qu'il destinait aux Cahiers des Dix, il choisissait un aspect et réécrivait l'essentiel à partir, selon le cas, de ses « notes générales » ou de la version existante pour la période en question.

Précisons dès maintenant que nous avons révisé tout le manuscrit de Desrosiers, y compris la partie publiée en 1947. Bien entendu, pour cette première période, nos interventions sont minimales, mais elles n'en sont pas moins constantes ; par la suite, elles deviennent de plus en plus importantes.

Sous l'influence de ses lectures, y compris les publications du Smithsonian, Desrosiers parle volontiers des hommes de l'âge de pierre, utilise tout naturellement les mots races et sauvages, etc. Ses travaux précèdent l'ère du « politiquement correct ». Nous sommes à l'heure de la vérité. « C'est toujours du plus près possible qu'il faut regarder les hommes et les choses, écrit-il dans sa préface de 1947, en citant Sainte-Beuve : rien n'existe définitivement qu'en soi. Ce qu'on voit de loin et gros, en grand même si l'on veut, peut être bien saisi, mais peut l'être mal ; on n'est très-sûr que de ce qu'on sait de très-près. »

Les recherches de Desrosiers sont absolument exceptionnelles. Toutes les sources disponibles, ou à peu près, sont utilisées avec une honnêteté, une franchise et une disponibilité totales.

Souvent, il confronte les versions des divers témoins. Parfois, le lecteur souhaiterait qu'il se montre un peu critique face aux observations qu'il cite. Il le fait à l'occasion. Il cherche à comprendre, à expliquer aussi. L'Iroquoisie n'est pas un bloc monolithique, ce que les Français ont du mal à saisir. En présence d'un Garakonthié, Desrosiers ne manque pas de souligner la complexité de sa situation, de son rôle, de son action. Comme dans toute démocratie, fait-il observer, l'unanimité fait défaut. Garakonthié doit composer avec des opposants à l'intérieur de sa propre nation et forcément chez ses voisins. Si au moins il avait eu comme interlocuteur un gouverneur clairvoyant et déterminé, « après tout, laisse-t-il échapper, les Iroquois sont des hommes comme les autres ». Les intérêts de chacun provoquent des affrontements, expliquent les tactiques, les ruses, les stratégies.

La Nouvelle-France ne se conçoit pas sans le commerce des fourrures, ni ce commerce sans les Indiens. Ces derniers ne sont pas des témoins passifs, ce sont des acteurs omniprésents.

Si les Indiens ont été passablement absents des grandes synthèses de l'histoire du Canada, ce n'est certes pas la faute de Léo-Paul Desrosiers. Il les présente, longuement, sans complaisance, sans indulgence non plus. L'accueil récent réservé à l'ouvrage



de Roland Viau (*Enfants du néant et mangeurs d'âmes*, Boréal, 1997) montre bien la maturité présente du public, y compris des descendants des premiers habitants de ce pays. Les pages de Desrosiers étaient peut-être téméraires et provocantes voilà 50 ans, elles devraient être bien acceptées et mieux comprises aujourd'hui. L'histoire sans fard n'a-t-elle pas sa place ?

Les textes de Desrosiers n'en demeurent pas moins un peu dérangeants. Les guerres indiennes sont, comme toutes les guerres, cruelles et sanguinaires. Par ailleurs, des personnages sont présentés sous un jour différent. C'est le cas de Champlain qui acquiert une dimension additionnelle. De penseur, d'explorateur, de colonisateur, il devient, dans le quotidien, un homme intrépide, courageux et fin stratège. Il est au service des marchands, il ne l'oublie pas. Les vieilles querelles d'une vision agricole ou commerciale reçoivent un éclairage nouveau. Tellement que nous avons d'abord soupçonné la direction de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* d'avoir préféré prendre ses distances vis-à-vis de Desrosiers et de ses Indiens. S'il y a eu des réserves de la part de Groulx, elles n'ont pas laissé de traces ; Groulx et Desrosiers ont été des amis et parfois même des complices. Groulx ne s'en remettra-t-il pas à Desrosiers pour donner la réplique à de jeunes historiens qui dérangeaient.

Fides est un des rares éditeurs, à l'époque, qui aurait pu publier Desrosiers. Et de fait, l'intention a été manifestée à l'auteur. Mais ce dernier ne se sent pas prêt. « Je fais ce que je peux, pas ce que je veux. » Il manque de temps. « Il faut se mettre au courant des découvertes des autres », écrit-il toujours dans sa lettre du 22 février 1958. Il se console en pensant que « le meilleur aura été publié », « sans références », regrette-t-il cependant, « pour ne pas trop alourdir les Cahiers [des Dix] ».

S'il regrette de n'avoir pas « jeté un coup d'œil sur les revues historiques américaines et sur différentes publications » qu'il ne reçoit pas, on ne peut par ailleurs lui reprocher d'avoir négligé les sources disponibles. Personne avant lui et très peu d'historiens depuis lors ont dépouillé avec un tel soin les relations des Jésuites, les annales des Ursulines, les lettres de Marie de l'Incarnation, tout comme celles des divers administrateurs. Les journaux de voyage, y compris ceux d'Anglais et de Hollandais, sont pris en compte, de même que les diverses études, mémoires ou récits de Nicolas Perrot, Gabriel Sagard, Bacqueville de la Potherie, F.-X. Charlevoix, etc. Il ne boude pas non plus les travaux de ses prédécesseurs, tels Albert Ferland ou Benjamin Sulte.

Léo-Paul Desrosiers n'était pas n'importe qui. Licencié en droit, il fut courriériste parlementaire du *Devoir* à Ottawa, fonctionnaire à la Chambre des Communes, puis pendant plus de dix ans conservateur de la Bibliothèque municipale de Montréal (1941-1953). On lui doit des romans historiques fort bien documentés et agréablement écrits dont *Les Engagés du grand portage*, publié chez Gallimard en 1938. Ce roman lui valut le Prix de la Province de Québec. Antérieurement, il avait publié des essais historiques dont *L'Accalmie* (1937) sur l'influence de lord Durham et *Commencements* (1939) sur les relations entre Blancs et Indiens. La traite des fourrures l'intéresse et elle sert de toile de fond à plusieurs de ses travaux. Les Iroquois le fascinent. Il s'y arrête dans *Les Opiniâtres* (1941) et bien entendu dans son œuvre magistrale, *Iroquoisie*.



M<sup>gr</sup> Albert Tessier, lui-même membre de la Société des Dix et grand admirateur des écrits de Léo-Paul Desrosiers et de sa femme, l'écrivaine Michelle Le Normand (*Autour de la maison*, 1916), était très fier des origines trifluviennes d'Antoine Desrosiers, l'ancêtre de l'écrivain. Prisonnier des Iroquois, plus précisément des Onnontagués, Antoine avait réussi à leur échapper et à regagner Trois-Rivières. Dans *Les Opiniâtres*, Desrosiers raconte précisément les débuts de Trois-Rivières sous la menace iroquoise.

Personne mieux que Desrosiers n'expliquera l'opposition de la Fédération iroquoise et de la Coalition laurentienne qui regroupait Montagnais, Algonquins, Hurons et Etchemins. Il faudra attendre les travaux de l'historien américain Francis Jennings pour avoir les informations nécessaires à la mise en perspective des écrits de Desrosiers.

En un sens, le défaut de *Iroquoisie* est d'être une étude trop détaillée, trop précise. Le lecteur avance à pas de tortue. Il a le droit de tout savoir. Parfois, il risque de s'y perdre un peu. Aussi nous avons choisi de faciliter la compréhension d'abord avec des cartes d'époque placées à l'intérieur des couvertures des quatre tomes, puis d'ajouter des notes en marge qui soulignent un fait, identifient un lieu ou un personnage, établissent un lien, parfois expliquent un mot. Ces notes doivent beaucoup à l'édition de Thwaites des *Relations des Jésuites* et au *Dictionnaire biographique du Canada*. Enfin, il nous a semblé approprié d'ajouter des illustrations tirées des documents d'époque. Elles soutiennent le texte et en rendent la lecture encore plus agréable, croyons-nous.

Le lecteur de *Iroquoisie* ne sera pas déçu. Dès les premières pages, il sera en état de choc. L'histoire de l'Amérique française lui apparaîtra sous un jour nouveau.

Quel qu'il soit, le lecteur devra bien admettre que les débuts de la Nouvelle-France ne furent pas faciles, mais que sans les Indiens, il n'y aurait pas eu d'Amérique française. Ni de Québec.

## INTRODUCTION

### *L'Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers

#### Quelques repères dans une histoire complexe

*Alain Beaulieu, historien*

Peu de peuples autochtones de l'Amérique du Nord-Est ont soulevé autant de passions que les Iroquois, dont le pouvoir de fascination s'alimentait à plusieurs sources : de nombreuses conquêtes militaires, une organisation politique complexe, un sens poussé de la diplomatie et de la stratégie... Dans le contexte colonial nord-américain des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, les Iroquois représentaient en effet une force politique et militaire importante. Une lecture même superficielle des documents français de cette époque permet de constater qu'ils faisaient partie des préoccupations constantes des autorités coloniales françaises. Jusqu'à la conquête de la Nouvelle-France, en 1760, les plans de défense de la colonie prévoyaient toujours des mesures destinées à contrer leurs attaques ainsi qu'un ensemble de moyens diplomatiques destinés à obtenir leur neutralité dans les conflits avec la Grande-Bretagne. Considérés comme les plus fidèles alliés des Britanniques, les Iroquois se trouvaient aussi au cœur de la diplomatie anglo-amérindienne et faisaient l'objet d'attentions et de sollicitations quasi constantes.

Ce rôle clé des Iroquois sur la scène coloniale nord-américaine leur a valu très tôt l'attention des historiens. Dès le début du xviii<sup>e</sup> siècle, Cadwallader Colden leur consacre ainsi une première étude historique, *The History of the Five Indian Nations*. Publié pour la première fois en 1727, cet ouvrage insiste notamment sur le rôle stratégique des Cinq-Nations iroquoises dans la défense des colonies anglaises. Les toutes premières histoires du Canada — celles de Ducreux (1664), de Bacqueville de la Potherie (1722), de Charlevoix (1744)... —, accordent elles aussi une grande place aux Iroquois. Comment aurait-il pu en être autrement ? L'histoire des débuts de la colonie est en effet indissociable de celle des Cinq-Nations iroquoises. Parmi les premiers gestes faits par le fondateur de Québec, Samuel de Champlain, ne trouve-t-on pas sa participation à des raids militaires contre les Iroquois ? Et ceux-ci ne sont-ils



pas inscrits au cœur de quelques-uns des grands « mythes fondateurs » de la Nouvelle-France (le martyr des Jésuites, la défaite de Dollard des Ormeaux, le massacre de Lachine...)?

C'est sans doute l'étude de Lewis H. Morgan, *The League of the Ho-dé-no-sau-nee, Iroquois*, publiée pour la première fois en 1851, qui a le plus contribué à stimuler les recherches sur les Iroquois, en propageant l'image idéalisée d'une nation iroquoise quasi invincible, qui s'était taillée un empire autochtone par la force des armes et par son sens politique. Depuis cette époque, on ne compte plus les études consacrées aux Cinq-Nations iroquoises par les spécialistes de différentes disciplines, visiblement fascinés par ce peuple qui s'affirme toujours comme l'un des plus dynamiques sur les plans politique et culturel et qui possède toujours une vision particulière de sa destinée.

La publication en 1947, par Léo-Paul Desrosiers, du premier tome de son *Iroquoisie* témoigne jusqu'à un certain point de la fascination qu'exerçaient aussi les Iroquois au Québec. Ce n'est sans doute pas un hasard si, dans le climat d'indifférence quasi générale qui prévalait alors pour l'histoire amérindienne, Desrosiers choisit de porter son attention sur les Iroquois. Les Hurons, pourtant les alliés traditionnels des Français, devront attendre beaucoup plus longtemps avant de bénéficier d'un tel honneur.

Nous ne connaissons pas les motivations profondes qui incitent Desrosiers à consacrer aux Iroquois une étude historique aussi fouillée, mais il est à peu près certain que son travail dut paraître excentrique à ses contemporains. À une époque où les historiens canadiens-français s'évertuaient à trouver des héros dans l'histoire de la Nouvelle-France, quitte à en inventer de toutes pièces, Desrosiers s'intéressait à des « Sauvages » qui, de surcroît, étaient considérés comme les ennemis jurés de la Nouvelle-France. Dans la tradition historiographique canadienne-française, les Iroquois n'ont jamais eu très bonne presse. Leur rôle d'adversaires acharnés des colons français et de bourreaux des premiers « martyrs canadiens » leur a longtemps valu les épithètes les plus péjoratives.

Une image s'est progressivement imposée dans l'imaginaire collectif des Québécois, une image de terreur, où les guerriers des Cinq-Nations jouent le rôle d'ennemis jurés de la Nouvelle-France. Il n'est guère étonnant, dans ce contexte, que la suite du premier tome d'*Iroquoisie* ne trouva jamais preneur et dormit pendant presque un demi-siècle sur les tablettes des archives. La publication de cette œuvre historique — avant-gardiste pour son époque — vient donc rendre honneur à l'un des précurseurs de l'histoire amérindienne au Québec.

*Iroquoisie* commence avec les premiers voyages de Jacques Cartier au Canada et la rencontre avec les Amérindiens qui habitaient alors la vallée du Saint-Laurent. Pour l'essentiel toutefois, l'œuvre de Desrosiers couvre le *xvi<sup>e</sup>* siècle. L'étude s'arrête en 1701, année où est signée ce qu'il est maintenant convenu d'appeler la Grande Paix de Montréal<sup>1</sup>. Ce traité de paix entre les Iroquois, les Français et leurs nombreux alliés

1. Sur cette paix, on se reportera à l'étude de Gilles Havard, *La Grande paix de Montréal, 1701*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992.



autochtones marque un tournant dans l'histoire de la ligue iroquoise et dans celle de la Nouvelle-France. Il met un terme aux guerres qui, depuis l'installation des Français dans la vallée du Saint-Laurent, avaient ponctué les relations franco-iroquoises. Il inaugure aussi une nouvelle phase de la politique extérieure iroquoise, où la neutralité dans les rivalités coloniales franco-britanniques occupe une place centrale.

À la manière des historiens de son époque, Desrosiers adopte dans son étude une approche essentiellement chronologique. Dans son récit, souvent très dense, fourmille une multitude d'acteurs amérindiens et européens. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il est utile d'avoir une vision d'ensemble de la période couverte par *Iroquoisie* et de la géographie où se déroulent les actions racontées avec moult détails par l'auteur. C'est dans cette optique que furent préparées ces quelques pages, qui visent essentiellement à poser des balises dans cette histoire mouvementée. Les néophytes pourront ainsi se retrouver plus aisément dans le récit de Desrosiers et l'apprécier à sa juste valeur.

Depuis la parution du premier tome d'*Iroquoisie*, de nombreuses études ont été publiées et il serait maintenant possible de critiquer, de corriger ou de nuancer certaines interprétations de Desrosiers. Il n'est pas question toutefois de se livrer ici à un tel exercice critique, qui risquerait fort de ne rejoindre que quelques spécialistes. Maintenant que cet ouvrage est sorti de la poussière, d'autres pourront tout à loisir se livrer à cette tâche et argumenter avec celui qui, le premier au Québec, s'est véritablement intéressé à l'histoire des Iroquois. Qu'il suffise ici de dire que la plupart des interprétations de Desrosiers, qui s'appuient sur un large éventail de documents, ont généralement bien vieilli et qu'elles représentent encore des points de repères précieux pour ceux et celles qui s'intéressent à l'histoire des Iroquois.

## QUELQUES REPÈRES GÉOGRAPHIQUES

On peut difficilement comprendre l'histoire de la ligue iroquoise en dehors de quelques réalités géopolitiques de base, qui composent une trame explicative essentielle. Commençons par le territoire des Iroquois. Au xvii<sup>e</sup> siècle, les Cinq-Nations iroquoises vivent au sud du lac Ontario, sur un territoire qui s'étend globalement de la rivière Genessee jusqu'à la région de Niagara. Cette position géographique enclavée les désavantage au point de départ dans la perspective du développement du commerce des fourrures, qui prend son essor dans les dernières décennies du xvi<sup>e</sup> siècle. Les marchands européens qui s'aventurent en Amérique du Nord pour la traite des fourrures entrent d'abord en contact avec les nations autochtones établies le long du littoral atlantique ou sur les bords des grands cours d'eau qui pénètrent à l'intérieur du continent, comme le Saint-Laurent ou l'Hudson.

Les Iroquois occupent malgré tout une position géographique stratégique, car leur pays se trouve au carrefour de plusieurs voies de pénétration importantes. À l'est, se trouve la route qui, par le lac George, le lac Champlain et le Richelieu, donne accès à la vallée du Saint-Laurent. Le contrôle de cette route permet aux Iroquois d'entraver considérablement la circulation sur le Saint-Laurent et de faire des raids contre les populations, françaises ou autochtones, qui l'habitent. Au nord, le lac Ontario représente, dans le prolongement du Saint-Laurent, une des principales voies de pénétration vers



l'intérieur du continent. La présence iroquoise à proximité de ce lac obligera longtemps les Français à emprunter la route de l'Outaouais, plus difficile et plus longue, pour aller commercer avec les nations autochtones des Grands Lacs. À l'ouest, le territoire iroquois s'étend, après 1650, jusque dans la région de Niagara. Il s'agit d'un autre lieu de passage stratégique, car au-delà des chutes Niagara la navigation est libre sur les Grands Lacs. Au sud, enfin, trois cours d'eau importants prennent naissance dans les montagnes qui bordent le territoire des Cinq-Nations : la Susquehanna, la Delaware et la rivière Ohio. Ces cours d'eau offrent non seulement des voies d'accès aux territoires riches en animaux à fourrure de l'ouest et du sud, mais ils permettront aussi aux Iroquois de contester la présence française dans cette région et d'étendre leur propre zone d'influence.

La vallée du Saint-Laurent joue aussi un rôle important dans l'histoire de la ligue iroquoise et dans le récit de Desrosiers. Cette région, où les Français jettent les premiers fondements de leur colonie au début du *xvii<sup>e</sup>* siècle, est alors occupée par les Montagnais et les Algonquins. Cette zone fait toutefois l'objet d'intenses rivalités, en raison notamment de son importance dans le commerce des fourrures. Avec le développement de ce commerce, les voies de pénétration vers l'intérieur du continent se transforment rapidement en espaces stratégiques, dont le contrôle est non seulement capital pour les marchands européens, mais aussi pour les nations autochtones. Ces cours d'eau sont en effet les principales routes par lesquelles arrivent les objets européens, qui deviennent rapidement indispensables pour les Amérindiens. Le contrôle de ces voies assure un accès régulier aux comptoirs commerciaux des Européens et permet d'établir avec eux des relations commerciales privilégiées.

Les nations amérindiennes qui contrôlent des espaces stratégiques sur ces voies de passage sont aussi en mesure d'en tirer des avantages intéressants. Elles peuvent soit s'imposer comme des intermédiaires obligés dans le commerce avec les Européens ou encore exiger des compensations des autres Amérindiens qui doivent franchir leur territoire. C'est le cas, par exemple, des Montagnais qui, au début du *xvii<sup>e</sup>* siècle, contrôlent l'embouchure de la rivière Saguenay et qui s'imposent pendant quelques années comme des intermédiaires dans le commerce avec les Français. C'est le cas aussi des Algonquins, qui contrôlent la rivière des Outaouais, un autre affluent du Saint-Laurent, et qui exigent des droits de passage élevés aux Hurons, qui passent par la rivière des Outaouais pour se rendre jusqu'aux comptoirs de traite français. Ce sera aussi le cas chez les Iroquois, où une nation de la ligue iroquoise, les Agniers, en raison de son emplacement à proximité de l'Hudson, sera en mesure d'exercer, pendant quelques années, un contrôle sur le commerce entre les autres nations de la ligue et les marchands européens.

Au début du *xvii<sup>e</sup>* siècle, le commerce des fourrures transforme aussi la vallée de l'Hudson en zone stratégique. Après le voyage d'exploration d'Henry Hudson, en 1609, des marchands hollandais commencent à fréquenter cette région pour la traite des fourrures. Ces entreprises commerciales donnent naissance à la Nouvelle-Hollande qui, conquise par les Britanniques en 1664, deviendra la colonie de New York. Les Iroquois, établis à proximité, nouent rapidement des liens commerciaux et politiques



avec les Hollandais, puis avec les Britanniques. Dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, la vallée de l'Hudson fait aussi l'objet d'intenses rivalités entre nations amérindiennes. Les Mahigans y sont les principaux adversaires des Iroquois qui ne réussiront à imposer leur domination dans ce secteur qu'à la fin des années 1620.

Peu après l'installation des Français dans la vallée du Saint-Laurent, la région des Grands Lacs s'impose aussi comme une plaque tournante du commerce des fourrures. En 1615, Champlain visite pour la première fois la Huronie, située au sud de la baie Géorgienne. Dans les années qui suivent, les Hurons, aux traditions commerciales bien développées, deviennent les principaux intermédiaires des Français dans le commerce des fourrures. Après la destruction de la Huronie, en 1650, les Français reprennent progressivement position dans cette région, y construisant des postes de traite et formant un réseau d'alliance avec plusieurs nations amérindiennes de cette région. À partir des années 1670, les Français poussent progressivement leur expansion vers le sud, dans la vallée du Mississippi. Cette expansion française aura d'importantes répercussions dans les relations entre les Iroquois et les Français. Elle suscitera d'intenses rivalités qui, dans les dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle, dégèneront en conflits armés, des conflits qui perdureront jusqu'au début du xviii<sup>e</sup> siècle.

## LE PEUPLE DE LA MAISON LONGUE : LES IROQUOIS

Les Iroquois font partie de la famille linguistique et culturelle iroquoise, qui regroupait plusieurs autres nations amérindiennes, dont les Hurons (Ouendats), les Neutres (Attiouadaronk) les Pétuns (Khonontaterons), les Andastes (Susquehannock), les Ériés et les Amérindiens rencontrés par Cartier dans la vallée du Saint-Laurent au xvi<sup>e</sup> siècle. Comme les autres nations de la famille iroquoise, les Iroquois pratiquent l'agriculture. Même si la chasse et la pêche demeurent des activités importantes, leur subsistance repose largement sur la culture du maïs, que les femmes cultivent dans d'immenses champs situés en périphérie des villages. Généralement sis sur un promontoire, à proximité d'un cours d'eau et entourés de palissades, les villages iroquois peuvent compter de 30 à 150 « maisons longues ». De forme allongée, ces habitations en écorce abritent en général de 5 à 10 familles réunies selon une descendance matrilinéaire. Les villages iroquoiens sont semi-permanents. À des intervalles qui variaient de 10 à 20 ans, ils sont reconstruits sur un autre site, à cause de l'épuisement des sols et de la distance de plus en plus grande qu'il faut parcourir pour trouver du bois de chauffage.

On ne possède aucune estimation démographique précise sur la population iroquoise au moment du contact avec les Européens. Les premières données datent des années 1660, et on estime alors que les Iroquois forment une population d'environ 10 000 personnes. En tenant compte de l'impact dévastateur des nouvelles maladies introduites sur le continent nord-américain par les Européens, on peut penser que les Iroquois étaient deux ou trois fois plus nombreux dans la période qui a précédé le contact<sup>2</sup>. La population iroquoise peut paraître bien réduite selon les critères actuels,

---

2. L'exemple huron peut servir de modèle : environ 30 000 lorsque Champlain visite leur territoire en 1615, ils ne sont plus que 9000 au début des années 1640, après que 3 épidémies importantes, en 1634, 1637 et 1639, eurent décimé leurs rangs.



mais au xvii<sup>e</sup> siècle, les Iroquois furent longtemps supérieurs en nombre aux Français de la Nouvelle-France. Au début des années 1650, ceux-ci étaient environ 1500 dans la vallée du Saint-Laurent et à peine 2500 une dizaine d'années plus tard. Pendant une grande partie du xvii<sup>e</sup> siècle, le rapport de force favorisait donc largement les Iroquois, qui formaient une force politique et militaire avec laquelle les Français devaient absolument composer.

### Une ligue formée de cinq nations

Il faut surtout éviter de considérer les Iroquois comme un bloc monolithique. Sur les plans politique et territorial, les Iroquois se subdivisent en cinq nations. D'est en ouest, on trouve :

- les Agniers (Mohawks) ;
- les Onneiouts (Oneidas) ;
- les Onontagués (Onondagas) ;
- les Goyogouins (Cayugas) ;
- et les Tsonnontouans (Senecas).

Les cinq nations iroquoises sont regroupées au sein d'une ligue, ou confédération, dont les origines exactes restent mal connues. Depuis le xix<sup>e</sup> siècle, époque où furent recueillis les premiers éléments de la tradition orale iroquoise à ce sujet, la naissance de la ligue iroquoise a suscité de nombreux débats. Selon la tradition orale iroquoise, la confédération fut fondée avant l'arrivée des Blancs, mais on ne peut déterminer avec précision combien de temps avant. Les exégètes les plus audacieux en font remonter l'origine au xiv<sup>e</sup> siècle ; les plus conservateurs optent plutôt pour le xvi<sup>e</sup> siècle et même pour le tout début du siècle suivant. Chose certaine, la ligue existe dans les années 1630-1640, alors que les Jésuites en poste chez les Hurons parlent des Iroquois comme d'un regroupement de cinq nations distinctes.

Les récits iroquois expliquent que la ligue iroquoise aurait pris naissance lors d'un conseil réunissant les cinq nations qui la composaient initialement<sup>3</sup>. La formation de cette ligue visait d'abord à mettre un terme aux conflits meurtriers qui opposaient ces nations entre elles. Il est fort probable aussi que la formation de cette ligue avait, dès son origine, des objectifs offensifs. Le récit fondateur de la ligue révèle en effet des visées expansionnistes très nettes. L'objectif ultime des Iroquois est d'intégrer l'ensemble des nations sous leur « Grand arbre de la paix », qui doit étendre ses racines aux quatre points cardinaux.

Symboliquement, les nations qui composent la ligue iroquoise sont réunies au sein de la maison longue et y occupent une place particulière. Les Agniers, par exemple, qui occupent la portion la plus orientale du territoire iroquois, sont les « Gardiens de la porte de l'Est » ; les Tsonnontouans, qui sont situés les plus à l'ouest sont les « Gardiens de la porte de l'Ouest ». Les Onontagués, dont les villages se trouvent au

3. Une sixième nation, les Tuscaroras, s'ajoutera à la ligue iroquoise au début du xviii<sup>e</sup> siècle.

centre du territoire iroquois, sont les « Gardiens du feu » de la ligue iroquoise. Leur principal village sert de capitale pour la ligue. C'est là que se rassemblent chaque année les représentants de chacune des nations pour discuter des affaires d'intérêt commun.

Ces places respectives des nations iroquoises dans la maison longue ne sont pas que symboliques. Elles correspondent à certaines réalités politiques et se traduisent dans certaines prétentions bien précises. On le constate aisément au xvii<sup>e</sup> siècle, lorsque les Français cherchent à établir des liens diplomatiques avec les Iroquois en passant par l'intermédiaire des Onontagués. Ces démarches provoquent de vives réactions de la part des « Gardiens de la porte de l'Est », les Agniers, qui ambitionnent de contrôler les rapports diplomatiques avec les Français. Ils reprocheront aux Français de ne pas savoir comment entrer dans une maison longue et de passer par la « cheminée », c'est-à-dire par le territoire des « Gardiens du feu » de la ligue, plutôt que la porte. Le reproche se terminait par une menace à peine voilée. S'ils s'entêtaient à passer par la cheminée, les Français allaient finir par se brûler.

Le gouvernement de la ligue se compose de cinquante représentants, nommés par les « mères de clans », qui ont aussi le pouvoir de les destituer. À des périodes fixes, généralement à l'automne de chaque année, le conseil confédéral se réunit à Onontagué. Ce conseil ne peut toutefois pas imposer une ligne de conduite uniforme à l'ensemble des Cinq-Nations. Les représentants iroquois sont d'abord des porte-parole. Ils font valoir le point de vue de leur clan, de leur communauté, mais la mise en œuvre des décisions du conseil confédéral repose sur le consentement de chaque collectivité membre de la ligue. Comme chez toutes les nations autochtones d'Amérique du Nord-Est, le principe de l'unanimité est le fondement du système de gouvernement des Iroquois. L'absence de force coercitive pour imposer les vues des dirigeants donne une orientation particulière à la vie politique iroquoise : tous les efforts sont orientés vers la recherche de positions qui peuvent rallier l'ensemble de la collectivité.

Malgré le développement extrême de l'idée de consensus, l'idéal d'unanimité n'est pas toujours réalisable : lorsque les divisions sont trop profondes et qu'aucun consensus n'apparaît à l'horizon, la question est « enterrée », c'est-à-dire mise de côté, et aucune décision n'est prise. Ce qui fait qu'en pratique chaque nation reste libre d'adopter sa propre ligne de conduite. La ligue iroquoise est en fait une organisation politique très souple, qui ne fonctionne pas à la manière d'une instance politique en mesure d'imposer sa volonté à l'ensemble de ses nations membres. Au sein de la ligue iroquoise, chaque nation conserve en fait une grande autonomie politique en ce qui touche les relations avec les nations étrangères, européennes ou amérindiennes. Cette autonomie des nations iroquoises se manifeste à plusieurs reprises au xvii<sup>e</sup> siècle, lorsque, par exemple, des traités de paix avec les Français sont signés par certaines nations alors que d'autres poursuivent les hostilités.



La ligue iroquoise est aussi marquée par différentes factions et confrontée aux objectifs divergents des nations qui la composent, ce qui complique parfois considérablement l'harmonisation des intérêts particuliers en une politique commune. Même si les Cinq-Nations iroquoises sont réunies au sein d'une confédération (ou d'une ligue), cela n'implique donc pas nécessairement que ces nations agissent toujours de manière concertée. Les divisions composent l'un des traits marquants de l'histoire de la ligue iroquoise et les efforts d'imagination déployés pour trouver des options permettant d'harmoniser les intérêts particuliers de chaque nation en une politique commune n'étaient pas toujours fructueux.

### **DE L'ARRIVÉE DES EUROPÉENS À LA CHUTE DE LA HURONIE (1534-1650)**

L'histoire des Cinq-Nations iroquoises au XVII<sup>e</sup> siècle peut aisément se découper en deux grandes phases, l'année 1650, qui voit la destruction de la Huronie par les Iroquois, représentant une date charnière importante.

#### **Les Iroquoiens du Saint-Laurent : les ancêtres des Iroquois ?**

Les premières tentatives de colonisation française dans la vallée du Saint-Laurent remontent au XVI<sup>e</sup> siècle, avec les voyages d'exploration de Jacques Cartier, en 1534 et 1535-1536, et la tentative infructueuse de Roberval pour fonder une colonie dans la vallée du Saint-Laurent au début des années 1540. C'est avec ces premiers séjours des Français en terre canadienne que s'ouvre le récit de Desrosiers. À cette époque, la vallée du Saint-Laurent est habitée par des populations amérindiennes sédentaires, dont le mode de vie s'apparente beaucoup à celui des Iroquois. Pendant longtemps, on a cru que ces Amérindiens, qui disparaissent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, étaient les ancêtres directs des Iroquois. Des similitudes culturelles et linguistiques et des éléments de la tradition orale amérindienne recueillie aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles allaient dans le sens de cette association.

Les études archéologiques les plus récentes tendent cependant à infirmer ce lien de descendance entre les Amérindiens rencontrés par Cartier et les Iroquois. Il existe aujourd'hui une certaine unanimité dans les milieux scientifiques concernant l'identité de ces Amérindiens, que Desrosiers désigne toujours par le terme « Iroquois ». La plupart des archéologues considèrent que ces Amérindiens, tout en appartenant à la famille iroquoise, formaient un peuple distinct des Iroquois.

Le débat est-il pour autant clos ? Desrosiers cite des témoignages troublants concernant le lien entre ces Amérindiens et les Iroquois. Ces témoignages, qui proviennent de la tradition orale amérindienne, ont été recueillis à une époque pas si éloignée de la disparition de ces Amérindiens et reflètent les connaissances autochtones concernant leur identité. Dans le souci de démontrer que les Iroquoiens du Saint-Laurent formaient un peuple véritablement distinct des Iroquois, n'aurait-on pas eu tendance au cours des dernières années à négliger ces témoignages historiques ? Ne devrait-on pas chercher à concilier ces informations de la tradition orale amérindienne de ces témoignages historiques et les découvertes faites sur les sites archéologiques ? La



contradiction n'est peut-être qu'apparente. Des différences culturelles, observables à partir de l'archéologie, sont-elles pour autant contradictoires avec l'existence de liens politiques ?

Après tout, les Cinq-Nations qui composent la ligue iroquoise sont loin d'être uniformes sur le plan culturel, pas plus d'ailleurs que les quatre nations qui composaient la confédération huronne. Sans affirmer que les Iroquois descendent directement des Iroquoiens du Saint-Laurent, ce qui apparaît maintenant tout à fait invraisemblable, ne pourrait-on pas envisager l'hypothèse selon laquelle il existait des liens politiques entre les Iroquoiens de la vallée du Saint-Laurent, du moins certains d'entre eux, et les Iroquois ?

### **Des premières rencontres marquées du sceau de la guerre**

Quoiqu'il en soit de l'identité des Amérindiens rencontrés par Cartier dans la vallée du Saint-Laurent, ceux-ci disparaissent subitement entre les voyages de Cartier et ceux de Champlain. Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, lorsque les Français s'implantent dans la vallée du Saint-Laurent, cette région est habitée par des nations de la famille algonquienne, les Montagnais et les Algonquins, qui sont nomades et vivent essentiellement de chasse et de pêche. Ces Amérindiens sont alors en guerre contre les Iroquois. Champlain, qui visite la vallée du Saint-Laurent pour la première fois en 1603, en fait état dans *Des Sauvages*, récit qu'il publie peu après son retour en France.

En remontant le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, Champlain avait pu observer que les terres qui bordaient le Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, formaient une espèce de *no man's land*, où personne n'osait s'établir en permanence. On ne connaîtra jamais avec certitude les motifs qui poussent les Iroquois, principalement les Agniers à faire des incursions répétées dans la vallée du Saint-Laurent, mais leurs attaques semblent s'inscrire dans le cadre de l'intense rivalité engendrée par le développement du commerce des fourrures. Selon Champlain, le conflit remonte aux années 1570, donc sensiblement à la même époque où les marchands français commencent à fréquenter la région de manière plus régulière pour le commerce des fourrures. Le contrôle de cette voie de communication est probablement un des éléments moteurs du conflit, les Agniers cherchant apparemment à chasser les Montagnais et les Algonquins de cette région pour y établir leur mainmise et avoir ainsi un accès direct aux marchands européens qui fréquentaient cette zone.

Dès le début du xvii<sup>e</sup> siècle, les Français vont choisir de s'allier aux Algonquins et aux Montagnais dans leur conflit avec les Iroquois. Dans la perspective du développement du commerce des fourrures, cette préférence s'imposait comme un choix logique, le plus viable à court et à moyen terme. D'une part, les Montagnais et les Algonquins avaient de nombreux contacts commerciaux avec les nations amérindiennes du nord ; d'autre part, ils étaient alliés aux Hurons de la baie Géorgienne, dont le réseau commercial étendait ses ramifications à un large secteur des Grands Lacs. Champlain est sans doute l'un des premiers Français à saisir toute l'importance d'une alliance militaire avec les Amérindiens pour établir sur une base plus stable les relations commerciales. Assisté de quelques Français, il participe ainsi,



aux côtés des Algonquins, des Montagnais et des Hurons, à trois raids contre les Iroquois, en 1609, 1610 et 1615, donnant ainsi une forme très concrète à l'alliance franco-amérindienne.

Entre 1615 et la fin des années 1620, le conflit avec les Iroquois connaît une phase d'accalmie. Certains historiens ont avancé, c'est ce que fait Desrosiers, que la participation de Champlain aux expéditions militaires contre les Iroquois a joué un rôle déterminant dans ce phénomène. Mais c'est peu probable. L'explication semble plutôt se trouver du côté de la vallée de l'Hudson, où les marchands hollandais installent une base commerciale, en 1614, faisant de cette zone un axe stratégique pour la pénétration des objets européens vers l'intérieur du continent.

Les Agniers occupent une position privilégiée pour en tirer profit, mais font face à un adversaire de taille : les Mahigans. S'ils relâchent leur pression militaire dans la vallée du Saint-Laurent, c'est d'abord, semble-t-il, pour concentrer leur offensive dans la vallée de l'Hudson. La longue trêve dans le conflit avec les Iroquois débouche, en 1624, sur un traité de paix. À la fin des années 1620, après avoir dominé les Mahigans, les Iroquois reprennent toutefois les hostilités avec les alliés autochtones des Français. Les attaques des Iroquois se font à la fois dans la vallée du Saint-Laurent et de l'Outaouais et dans la région des Grands Lacs, contre les Hurons surtout.

### **Irrémédiablement engagés sur le sentier de la guerre ?**

On a longtemps pensé qu'avec la participation de Champlain à des raids contre les Iroquois, les Français s'étaient irrémédiablement engagés dans le conflit avec les Iroquois. Mais leur position était plus ambivalente qu'il n'y paraît de prime abord. D'abord, après 1615, les Français évitent soigneusement de participer à d'autres expéditions militaires contre les Iroquois. Au début des années 1620, Champlain se fait même un ardent défenseur de la paix avec les Iroquois. Au début des années 1630, il envisage l'établissement de liens diplomatiques et commerciaux avec les nations occidentales de la ligue iroquoise, afin d'ouvrir une nouvelle voie pour l'acheminement des fourrures, car les Algonquins menaçaient à ce moment-là de bloquer complètement la rivière des Outaouais. Des documents hollandais suggèrent que des Français furent alors probablement envoyés chez les Onneiouts et les Onontagués, dans le but d'établir avec ces nations des liens commerciaux. Le projet de Champlain ne débouche sur rien de concret, mais il s'agit tout de même d'un développement significatif, le premier en date d'une volonté des Français de nouer des liens avec les nations occidentales de la ligue iroquoise<sup>4</sup>.

À noter aussi que durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les Iroquois font montre de beaucoup de réserve à l'égard des Français, qu'ils évitent la plupart du temps d'attaquer directement, s'en prenant presque uniquement à leurs alliés autochtones. En fait, à cette époque, les nations de la ligue iroquoise semblaient tentées par la forma-

4. Voir, à ce sujet, Alain Beaulieu, *Ne faire qu'un seul peuple ? Iroquois et Français à l'« âge héroïque » de la Nouvelle-France (1600-1660)*, Thèse de doctorat, Université Laval, Département d'histoire, 1992.



Samuel de Champlain (v. 1570-1635)

*Carte de la Nouvelle France augmentée depuis la dernière, servant à la navigation. Dans Les voyages de la Nouvelle France occidentale, dite Canada / faits par le Sr de Champlain.*

Paris, 1632. Chez Sevestre.

Moqueurs, des marchands de Saint-Malo avaient surnommé Samuel de Champlain, le peintre. Homme d'action, courageux, indomptable même, il était aussi à ses heures un dévot, un contemplatif avide de savoir. Et les connaissances acquises, il pouvait les transmettre par l'écrit, le dessin et la cartographie.

Sa carte de 1632 est absolument remarquable. Influencé par John Smith, Johan de Laët et Hessel Gerritsz, il a su tirer le maximum de ses propres voyages, de même que des précieuses informations transmises par les Indiens. Les parties les plus originales sont certes l'Acadie, la vallée du Saint-Laurent et la route des fourrures, c'est-à-dire l'Outaouais et les Grands Lacs.

La cartothèque de la bibliothèque de l'Université Laval possède un original de la première version.

COMPOSÉ EN TIMES CORPS 10

SELON UNE MAQUETTE CONÇUE ET RÉALISÉE PAR DANIEL HUOT

CETTE TROISIÈME ÉDITION A ÉTÉ ACHEVÉE D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 1999

SUR LES PRESSES DE VEILLEUX IMPRESSION À BOUCHERVILLE

POUR LE COMPTE DE DENIS VAUGEOIS

ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION